



SCÉNARIO PLANÉTAIRE

D'abord il y a des textes et des peintures. Les textes sont issus de réflexions intenses et spéciales, composés avec le fil des sens pour former une trame de raisonnements regroupant toutes les facettes de la pensée et de l'imaginaire. Les peintures découlent d'une imitation la plus parfaite possible de la nature, des moments figés hautement ciselés à faire pâlir le dernier des miroirs. Même l'abstraction est une imitation de l'esprit, exprimée à travers la matière des couleurs et des formes.

Puis viennent les mondes du cyberspace, *Le neuromancien* de William Gibson, invitant l'artiste à entrer de plain-pied dans une autre aventure, au-delà des limites du corps physique. Un seuil a été franchi, de nouvelles possibilités s'offrent dans un festin phénoménal et inquiétant. La matière peut se reconstruire à l'infini, d'un simple claquement de doigt et de souris.

La magie est devenue réalité. On peut miser sur deux tableaux, cela devait arriver un jour ou l'autre, c'était écrit dans les annales cosmiques de l'évolution. Désormais les idées peuvent s'envoler en nuées florissantes vers d'autres structures, l'instantanéité devient monnaie courante, on appuie sur une touche et des villes se dressent en un instant sous des ciels informatiques.

C'est comme si la réalité et les grandes abstractions se retrouvent unies dans la mémoire artificielle des ordinateurs. Plus aucune limite n'intervient pour bloquer l'élan créateur. L'artiste apparaît enfin en véritable démiurge, avec le risque d'imploser dans sa mégalomanie d'univers inventés.

VISIONS MODERNES

Et ce sont des explosions nucléaires, flashes blancs aveuglants, lumière ultime. La matière se décompose comme une gélatine rose et vert. Les homo sapiens sont murés dans leurs maisons forteresses et suivent le déroulement des opérations finales derrière des hublots indestructibles.

On n'aurait dû créer que des jouets, ne pas se lancer dans les arts de la guerre, le design attirant des armes qui trouble les mains et les esprits. Mais les idées ont droit de liberté, toutes les formes d'expression sont permises, le cylindre peut aussi bien être un tube de gouache qu'une balle de Remington.

Chaque création engendre une vision en rapport, personne ne peut ignorer l'ange ou le démon qui se profile derrière toute entreprise se voulant artistique, ou revêtant une forme artistique. Un arc est aussi beau qu'un Picasso, un fusil mitrailleur égale un Salvador Dali, et que dire d'un Mig-21 devant un Van Gogh ?

Les percussions résonnent dans les jungles, les danses autour du feu rappellent l'âge d'or, des bijoux miraculeux sont cachés dans les caves des temples enfouis sous les herbes coupantes et les arbres tortueux. C'est la mémoire infinie des civilisations modernes amnésiques.

D'un côté la société ancrée sur une logique de matière qui prône son exclusivité absolue ; de l'autre les pulsions tribales et la seule liberté d'exister, enfin pour de vrai, sans les encombrements de la folie technologique.

Avec l'Art comme électrochocs et la recherche de ses racines dans le sol des mythologies. Danse, danse, danse, danse !

MÉCANISMES ET SOLUTION

Souriez vous êtes filmés ! Bienvenue dans le monde des images ! On signale des vols graphiques en masse : il faut comprendre des images qui volent dans notre champ visuel en se croisant dans tous les sens. De véritables migrations qui passent à l'horizon de nos regards, ou qui peuvent nous survoler en rase-mottes dans un tonnerre silencieux de psycho-moteurs photographiques et picturaux.

Me voilà en détective privé enquêtant sur le parrain local de l'opulence hallucinatoire, le réseau qui dirige et diffuse toutes les images, sur tous les supports de représentation, à tous les niveaux de perception. C'est une entité fantomatique sans lieu précis, logée dans nos désirs de voir et revoir, stimulant une addiction, cette incroyable et incommensurable soif d'extases visuelles.

Les images forment des scènes, des courts-métrages, des moments d'intensités humaines, qui elles-mêmes forment notre vie quotidienne. Dans un monde de zombies du boulot et d'alcooliques du plaisir, les images prennent du relief, deviennent tridimensionnelles, finissent par nous envelopper et nous avaler dans leur furia de couleurs voraces.

Devant ce péril, il est impératif de devenir un maître de l'espace et du vide, en comprimant nos faiblesses et nos émotions, pour vaincre les ténèbres, cette absence d'images tout aussi prenante que l'inverse avec une profusion de personnages et de décors plus monstrueux les uns que les autres.

Escalader les montagnes, retrouver la sérénité des sommets, la simplicité du ciel et des nuages, les trois dimensions noyées dans l'irréel infini. Et dessiner à nouveau les premières lignes horizontales, verticales et obliques d'une nouvelle matière.

C'est ainsi que naissent les grands chefs-d'œuvre !

LA VIE QUI DANSE

Parfois on oublie, le temps passe, et un jour les souvenirs resurgissent comme des fleurs qui s'épanouissent en une fraction de seconde, merveilleuses de pétales et de couleurs. *Concerto pour une voix* de Saint Preux dormait dans ma mémoire. Je l'ai entendu il y a longtemps, sous les grandes révolutions artistiques, quand on imaginait un monde impossible.

Les doigts arqués de la jeune pianiste frôlait les touches du piano, le Nocturne en mi bémol majeur de Chopin planait avec les oiseaux nocturnes qui traversent le sommeil, dans un froissement de vol en velours d'amour. J'ai composé des symphonies de mots, des concertos de phrases qui percutent l'âme, des partitions de poèmes à lire dans la douceur des silences.

L'Art ne peut exister sans l'explosion des accords classiques, la vélocité scintillante de Liszt et les songes embrumés de Schumann. Et cette lassitude les soirs de veillées, à rêver sans fin, quand l'aquarelle des ombres caresse les plages de la lumière.

C'était autrefois, ce sera demain, peu importe, c'est dans tous les sens, avec toute l'essence des sens. Les calèches lancées dans la nuit, les monarchies qui s'effondrent, les villes qui brûlent, les siècles qui disparaissent dans la fumée des révolutions.

On se retrouvera à l'aube, à la sortie d'une forêt, quand le brouillard flotte sur la campagne, avec les petits frissons de la fraîcheur, les dernières notes du siècle présent s'estompant avec lui. Un peu surpris par le nouveau siècle qui déboule avec ses musiques rock et ses technologies impensables.

Et l'Histoire nous agrippera par le col, pour nous tirer en avant, vers d'autres concerts de vie au quotidien, agrémentés de love stories mouvementées et de rêves sans précédent qui raviront l'imaginaire des artistes.

JEU TEMPOREL

J'attendais que le temps passe. Pour me rapprocher de quelque chose dans le futur. Quoi ? Je ne saurais le dire. Même le temps n'avait pas la réponse. J'avais beau activer la série des flash-back disponibles. D'anciens souvenirs court-circuités surgissaient en se tortillant comme des hélices d'ADN.

« Impair, passe et manque » envoie après un tour de roulette le croupier affublé comme un croque-mort, les dents noircies ricnantes. Sa raclette au long manche embarque inlassablement mes jetons plastifiés. Des tremblements furtifs agitent ses doigts fusi-formes. La roulette tourne plus vite que les aiguilles d'une montre folle. Pourtant les minutes ne se transforment pas en secondes. Et les mises perdues ne servent qu'à hypothéquer davantage mon âme.

Peut-être que le temps va à reculons, et que futur nous échappera toujours. Les verres vides s'alignaient sur le comptoir en zinc. La théorie de la Relativité et du Chaos ne m'étaient d'aucun secours. Seul le slow mythique *A long cold winter* des Cinderella créait un semblant d'éternité, qui n'aidait en rien mon désir d'accélération temporelle.

Il n'y a plus qu'à prendre le dernier métro et filer vers d'autres horizons plus propices aux rêves. S'ils existent car les no man's lands sont légions et les terrains vagues ont des allures de jardins d'Eden. Ou alors tout recréer et réinventer l'amour, comme disait Rimbaud.

VOYAGE AU CENTRE DE MA TERRE

A cent mètres sous la surface de ma tête, dans un vaste sous-sol de stalactites neuronales éclairé de veilleuses mornes et placides, les chaudrons magiques de Belzébuth sont glacés. Des soupes d'hommes et de femmes fossilisées stagnent en flaques spongieuses au fond de grandes marmites.

Un métro surgit d'un tunnel noir dans un bruit de ferraille mal vissée. J'ai juste le temps de prendre un ticket à un guichet en forme d'ogive nucléaire. Et me voilà entraîné dans une rame vide lézardée de graffitis. Des néons grésillent comme des abeilles copulant en sourdine. Les sièges toboggans en bois près des vitres sales sont durs et lisses. Personne ne monte à la station des *Lilas Bleus*. Faut-il imaginer d'autres mondes éblouissants d'îles paradisiaques sous la voûte circulaire des étoiles ?

Je me laisse absorber par le roulis hypnotique relaxant. Un bourgeon de rêve gonfle dans le champ de ma vision couleur sépia. Des criquets voltigeurs tourbillonnent dans l'air astral. Quel alien féroce en gestation va bondir en poussant des cris de guerre sainte ? Je souris. Comme une envie de glace au café et au citron avec des cigarettes russes craquantes sous les dents.

Mon portable sonne. C'est Alice qui veut jouer à la maman et au papa avec moi et ses gros poupons en plastique percés d'aiguilles à tricoter. Mais oui, c'est promis, on se mariera ensemble à Las Vegas avec un vrai sosie d'Elvis Presley. « Sur toutes les plages du monde » chante Jean-Louis Aubert en fond sonore dans l'écouteur. Alice soupire. Sa voix disparaît dans l'usure de la batterie.

Soudain le métro tombe dans un grand puits. Peut-être l'univers des merveilles au bout ! C'est Alice qui va rire quand je lui raconterai que des poissons bizarres aux globes oculaires phosphorescents nagent dans l'océan de mes pensées.

Au réveil à midi moins cinq, juste l'espace d'un éclair, une demi seconde en soulevant mes paupières, je vois le mollet nu et l'escarpin satiné d'Alice avalés par le miroir de l'armoire.

IMPOSSIBLE ET POSSIBLE

Dans *Le voyageur des siècles* de Noël-Noël, François d'Audigné, un vieux savant de 1884, a inventé un appareil pour voir les images du passé dans les glaces et les miroirs. Philippe d'Audigné arrive du futur, de 1990, avec l'appareil miniaturisé et perfectionné. Ensemble ils vont remonter dans le temps, sous Louis XVI, grâce à la chronosphère une machine à voyager dans le temps. Philippe est tombé amoureux de Catherine d'Audigné, une jeune femme du 18^e siècle, qu'il veut sauver de la Révolution Française.

Le roman a été adapté en série télé de quatre épisodes par Jean Dréville. Il existe deux fins différentes. Dans la série, Philippe meurt à la fin, avant d'avoir pu changer le cours de l'Histoire pour sauver celle qu'il aime. Dans le roman, il retourne en 1990, il a renoncé à changer le cours de l'Histoire. Le lendemain de son extraordinaire aventure il rencontre Cécile, sa cousine, le sosie de Catherine.

Le voyage dans le temps est-il possible ? Oui et non. Oui parce que tout est possible, et non pour des raisons de logique, on ne peut pas changer ce qui a eu lieu. Mais peu importe, ce qui compte, ce sont les idées qui vont créer des œuvres d'art. Tout se passe dans l'esprit, dans le tourbillon des pensées et des images.

C'est à ce niveau que l'on décide du possible et de l'impossible. Les histoires sont composées suivant les règles décidées par les auteurs. On choisit les éléments qui formeront les trames, suivant la logique et les goûts de chacun. Tout devient possible, les fins elles-mêmes deviennent infinies. Fabuleux, non ?



<http://arekultur.ek.la>

CINÉMASCOPE TECHNICOLOR

Sur l'écran panoramique, le centaure bondissant tend son arc et décoche une flèche.

Et le film commence.

Les images s'impriment sur le fond des rétines et disparaissent aussitôt, le temps d'un effet sensoriel plus ou moins percutant.

Le film cuit dans le four des yeux. Levain des images qui gonfle hors de l'écran. Chaleur des couleurs dorant la croûte des objets.

Les acteurs huilés d'ombres et de reflets bronzent sous la lumière venue du projecteur plus gros qu'un chat gavé de ronronnements.

Des phosphènes en formes de souris cavalent sur l'écran. La lumière féline bondit toutes griffes dehors. Les balles de ping-pong des yeux sont bousculées sous les pattes insistantes.

Le centaure décoche toujours ses flèches. Elles sifflent dans les voix, les bruits et la musique. Viennent se planter aux centres des cibles de la tête.

Des larmes coulent sur les joues des spectateurs. Les visages ruissellent. Aucune langue ne résiste à la salive salée de l'émotion. Envies d'alcools et de limonades éclaboussant l'écran.

Après la séance, en sortant dans le jour et noir, ou la nuit et blanc, les fantômes holographiques, détachés à jamais de la pellicule, se collent à la peau, poussent des petits cris de furets apeurés, fondent dans l'air du réel.

Les arcanes du cinéma dévoilés, Minos Fotoscope.